

# L'EMPREINTE DU VISIBLE, une lecture d'Isabelle Lévesque

REVUE EUROPE N°1069, mai 2018, page 377

## Une note de lecture d'Isabelle Lévesque

Marie Alloy, *L'empreinte du visible*

Al Manar, coll. La Parole peinte, 2017 - 148 pages, 25 €

Après *Cette lumière qui peint le monde* (L'herbe qui tremble, 2017), où elle évoquait la peinture de quelques-uns de ses peintres favoris, Marie Alloy écrit sur son propre travail dans *L'empreinte du visible*.

Entrons dans l'atelier, comme nous y invite la peinture sur le seuil du livre.

L'empreinte est-elle une illusion ou un révélateur ? Peindre relève-t-il les traces ineffables de ce qui nous lie au monde ou distingue-t-il quelques lignes pour que celui qui regarde les laisse à son tour exister ?

L'épigraphe de John Berger présente l'artiste comme un « récepteur », un passeur qui transmet ce qu'il a reçu dans son œuvre. Marie Alloy distingue bien ces deux temps essentiels pour le peintre, celui de la réception et celui de la création. Si elle s'efforce de capter l'instant du regard dans ses peintures, l'artiste veut aussi restituer une forme d'écho verbal au travail effectué dans l'atelier que pour nous elle « entrouvre », comme dans sa peinture apparaît souvent une brèche qui laisse passer la lumière ou la nuit dans une réversibilité énigmatique et signifiante. Quelque chose hésite, se meut sur un territoire instable et devient sans parvenir à être tout à fait. L'inatteignable ne se mesure pas, il pose une équation lumineuse que nous explorons sans la résoudre : un instant puis un autre - succession d'éclats, mesure infime du regard posé sur la succession, acceptant l'insécurité d'un mouvement perpétuel.

Les notes ici rassemblées ne sont pas présentées dans un ordre chronologique, comme le feraient un journal ou un simple carnet. Elles sont regroupées en neuf chapitres qui correspondent à différents moments du travail du peintre, ou différentes façons de l'envisager. Parfois très brèves, proches de l'aphorisme,

parfois plus longues, les notes se font réflexions développées, souvenirs, récits de rêves et approchent souvent alors le poème en prose.

L'allure proverbiale est souvent démentie par la réalité exprimée, la fragilité des certitudes, l'acceptation d'être dessaisie pour que la peinture soit possible. De même, les infinitifs, sans limite temporelle, pourraient offrir l'éternité, ils lui substituent une valeur modale teintée de doute, tout est tenté :

« Peindre, préserver la clarté de l'énigme.

Accueillir l'apparition. »

Des impressions d'enfance ont laissé une empreinte devenue pour l'adulte une matière onirique, vivier du trait et de la couleur :

« Campanules. Le bleu de quelques fleurs d'enfance, clochettes habitées d'un cœur. Fragilité presque suppliante qu'on ne les cueille pas. Une sorte de bénédiction poussée de la terre. »

Peintre et poète vivent sur le seuil qui fait passer du pays d'ici à un arrière-pays d'enfance, de rêves, de mémoire, de pensées et d'intuitions parfois sans mots. Si leurs arts révèlent un point commun fort, c'est celui de ce que Pierre Dhainaut appelle *l'art du passage* (L'herbe qui tremble, 2017). Yves Bonnefoy lui aussi invite à rapprocher poème et tableau : « Ce sera lui le creuset où l'arrière-pays, s'étant dissipé, se reforme, où l'ici vacant cristallise. Et où quelques mots pour finir brilleront peut-être, qui, bien que simples et transparents comme le rien du langage, seront pourtant tout, et réels. » Mais, bien sûr, quand il s'agit de la lumière de la peinture, « c'est au-delà des mots qu'elle fait fleurir » (*L'Arrière-pays* - Gallimard, 2003).

La forme des notes discontinues, séparées par un astérisque, mais assemblées dans des chapitres thématiques, permet à la pensée de ne pas se concentrer sur un point mais de se livrer à la liberté des impressions. L'empreinte chaque fois détermine une trace (le texte, la peinture, la gravure) figurant un instant.

Dans certains poèmes en prose, comme pour les peintures, on peut « deviner ou reconnaître [...] un visage ou un jardin ». Tout est devant nous inachevé, la promesse d'un regard pourrait suffire à proposer une forme complète, elle variera chaque fois. Œuvre ouverte, œuvre offerte, elle est inépuisable et modestement

soumise à qui la regarde, spectateur invité à y tracer son propre inachèvement.

*Isabelle Lévesque*